

## HEJA

AVRIL

**K**athy pense qu'elle a tout : un travail ; un bébé ; des amis et *lui*. Mais elle n'a pas ma volonté. Tout est à la surface avec elle. Rien n'est enfoui. Elle ne connaît pas sa face cachée, ni celle des autres. Elle croit que tous les gens sont naturellement bons.

Quand j'ai appris qu'elle avait été promue rédactrice en chef, je l'ai appelée chez elle et j'ai demandé à la voir. J'ai dit que je devais parler de ma situation avec elle. Elle a failli accepter. À la dernière minute, elle a changé d'avis.

— Nous déjeunerons ensemble dès que j'aurai repris le travail, d'accord, Heja ? Je dois vraiment profiter des derniers jours qu'il me reste à la maison.

Depuis que je lui ai dit, lors de mon entretien d'embauche, qu'on prononçait mon prénom Hay-ah, elle a tendance à le placer dans chacune de ses phrases quand elle s'adresse à moi.

Ça m'agace au plus haut point. J'ai insisté, je lui ai dit qu'il était important que nous nous voyions le plus rapidement possible. Qu'on me faisait des offres. Que si elle appréciait ma contribution au magazine...

Elle a résisté. Elle a du mal à dire non, en général. Le bébé s'est mis à pleurnicher et c'est ce qui a renforcé sa résolution.

— Je suis désolée, Heja, mais je ne pourrai pas vous voir avant mon retour. Je dois y aller, maintenant. À bientôt et merci d'avoir appelé.

Le jour de son retour, elle portait un chemisier en soie orange avec une jupe droite grise. Elle était chaussée d'escarpins onéreux à deux teintes, noirs et marron. Sa jupe était un peu serrée à la taille, et ses seins, un peu trop rebondis. Elle n'a pas encore retrouvé la ligne.

Elle a des cheveux noirs, ondulés et épais, et des sourcils fournis et sombres. Les membres de l'équipe, Laura, Karen, Tim et Stéphanie, se sont tous agglutinés autour d'elle. Ils lui ont dit combien ils étaient heureux de la revoir, l'ont complimentée pour sa bonne mine.

Elle n'est pas belle. Elle n'est même pas vraiment mignonne. Elle a une jolie peau. Avec un certain éclat. Ses yeux ne sont pas mal, en forme d'amande et couleur noisette. Son visage est beaucoup trop expressif et appelle une réaction. C'est lassant de la regarder.

Elle a passé cette première matinée avec Philip Parr, le directeur de la rédaction, dans son grand bureau tout en verre. Dans l'après-midi, elle a organisé une réunion. Nous sommes six dans l'équipe avec Aisha, son assistante. Elle a expliqué qu'elle voulait faire évoluer le magazine. Elle s'est penchée et nous a demandé à tous de faire part de nos idées. Elle prône la communication au sein de l'équipe ; elle veut la diriger en encourageant ses membres, en louant leur travail et leur investissement. Tout le monde a fait des commentaires. Je n'ai

rien dit. À aucun moment elle ne m'a prise à part pour me parler de notre déjeuner.

Le deuxième jour, elle s'est arrêtée devant mon bureau.

— Seriez-vous libre vendredi pour notre déjeuner, Heja ? a-t-elle demandé, toute gentille et joviale.

J'ai dit que mercredi m'irait mieux. Comme elle ne pouvait pas mercredi, j'ai accepté. Je n'avais reçu aucune offre. Je n'envisageais pas de quitter le magazine. Je voulais la voir tous les jours.

## KATHY

AVRIL

J'ai déjeuné avec Heja aujourd'hui. Assise en face d'elle, j'ai savouré une pleine assiette de *spaghetti alle vongole*, avec plein de sauce. J'ai vaguement culpabilisé parce qu'il y avait beaucoup d'ail. J'adore l'ail, mais je savais que mon lait en prendrait le goût ce soir. Heja avait opté pour un filet de dorade grillé au fenouil – le genre de plat qu'on peut manger sans mettre de la sauce partout. Tant mieux pour elle, d'ailleurs, car, élégante et impeccable comme à son habitude, elle portait un chemisier en lin bleu métallique et une veste de tailleur crème. Elle a toujours les cheveux tirés, le front parfaitement dégagé. Sa tresse africaine lui donne un air inaccessible. Elle a de belles pommettes saillantes, et ses cheveux blond cendré sont lisses et soyeux. Si j'étais elle, je les ferais couper court, à la garçonne. Cela lui irait parfaitement.

Nous avons discuté du prochain numéro du magazine de manière un peu décousue. Je savais qu'elle avait une idée derrière la tête, puisqu'elle avait demandé cette entrevue. En fait, elle avait carrément insisté pour qu'on se voie.

Pourtant, elle semblait plutôt distraite et, tandis que je lui parlais, elle posait souvent les yeux sur mon épaule droite, comme si ce que je disais ne l'intéressait pas. C'était déconcertant. Mon café est arrivé et je me suis dit : *Tant mieux, elle ne va rien aborder d'important*. Peut-être avait-elle simplement souhaité reprendre doucement contact avec moi après mon absence de plusieurs mois.

Elle buvait du thé vert. J'ai remarqué qu'elle ne consomme que des produits sains. Elle a avalé deux gélules d'huile d'onagre avec son thé.

Tout à coup, elle s'est lancée dans un grand discours, suggérant que je la nomme rédactrice en chef adjointe. Elle s'exprimait dans un anglais parfait, mais un peu guindé. C'est justement cette perfection qui laissait deviner qu'il ne s'agissait pas de sa langue maternelle.

— Pendant votre absence, j'ai écrit des articles pour toutes les rubriques du magazine, a-t-elle fait valoir.

C'était à mon tour d'être distraite. J'avais du mal à me concentrer sur Heja.

Une violente dispute avait éclaté au sein du couple assis à la table d'à côté. L'homme, les bras croisés sur la poitrine, fixait furieusement son assiette à dessert, barbouillée de coulis à la framboise. La femme, le visage et le cou rouges de colère, triturait sa serviette. J'ai vu un serveur s'approcher de leur table, puis hésiter. Je me suis dit qu'il devait être habitué à de telles scènes : il y a tellement de couples malheureux. Heja arrivait au terme de son discours.

— J'ai quasiment assumé le rôle d'une rédactrice en chef adjointe pendant votre congé maternité et j'aimerais avoir plus de responsabilités.

— Vous avez fait un travail remarquable, Heja, et je vous en suis infiniment reconnaissante. Nous sommes une petite équipe, et le magazine n'a pas besoin de rédacteur en chef adjoint. Philip ne serait pas d'accord.

Pourquoi m'étais-je sentie obligée d'appeler Philip, le grand patron, à la rescousse ? Pourquoi n'avais-je pas dit non à Heja, gentiment mais fermement ? Elle ne travaillait pas depuis très longtemps au sein du magazine, et une promotion n'était pas à l'ordre du jour.

Le couple malheureux avait reporté son attention sur l'addition. L'homme avait jeté sa carte de crédit avec dédain sur la table et regardait ailleurs tandis qu'elle comptait les billets et les pièces avec ostentation, prenant soin de laisser la moitié du montant sur la table. Elle avait le visage tendu et crispé.

Heja s'est penchée vers moi :

— Vous êtes très occupée, désormais. Je pensais que vous accepteriez volontiers un peu d'aide ! a-t-elle lancé.

— Ce n'est pas un problème. Nous formons une bonne équipe et nous savons tous ce que nous faisons.

Pourtant, quand j'ai demandé l'addition, mon cœur battait à tout rompre.

Durant l'après-midi, j'étais vaguement nauséuse et anxieuse, sans doute perturbée par la remarque de Heja. Que faisais-je dans ce bureau vitré, avec une pile de dossiers à traiter ? Pourquoi est-ce que je jouais à la rédactrice en chef ? Pourquoi avais-je même accepté cette promotion ? Je n'avais qu'une envie : rentrer à la maison, retrouver Billy et le serrer contre moi. J'avais l'impression que le cordon ombilical n'avait pas été coupé, que Billy tirait dessus pour me ramener auprès de

lui, de sa petite tête à l'odeur si douce et de sa bouche qui tirait si fort sur mon mamelon. Je continuais à le nourrir au sein tous les soirs, à mon retour. J'ai sorti sa photo de mon sac et j'ai regardé son petit visage adorable. Mes seins se sont tendus et se sont mis à picoter. J'ai reposé la photo et j'ai pris le calendrier de production.

Karen, la directrice de publication, est entrée dans mon bureau et s'est assise à la table de réunion. Quand je me suis avancée vers elle, j'ai remarqué qu'elle me regardait bizarrement.

Aisha, mon assistante, est entrée à ce moment-là et m'a dit :

— On dirait que vous vous êtes renversé quelque chose dessus.

J'ai baissé les yeux. Deux cercles humides étaient apparus sur mon chemisier, à la hauteur de poitrine. Mes seins avaient fui.

## HEJA

AVRIL

J'ai une décapotable vert foncé avec des sièges en cuir gris pâle. J'en suis très contente. Je me suis fait plaisir en l'achetant. Elle est partie du bureau avant moi. Tout en me dirigeant vers ma voiture, j'ai repensé à son comportement durant notre déjeuner. Il y avait quelque chose d'un peu vulgaire dans la façon dont elle a attaqué son assiette de pâtes. Elle aime un peu trop la nourriture. Si elle n'y prend pas garde, elle sera carrément grosse à la cinquantaine. Elle se laisse plus facilement distraire. Elle était plus concentrée avant.

La portière est plutôt lourde, mais, grâce à une technologie de pointe, elle coulisse facilement. Je me glisse sur mon siège. Je verrouille les portières et allume mon lecteur CD. J'écoute toutes les versions des quatre concertos pour piano de Rachmaninov. Je cherche l'enregistrement parfait de chacun d'eux. Pour le troisième, c'est le tour de force de Martha Argerich, à Berlin, en 1982. Elle parvient à faire ressortir le côté sombre ainsi que la folle extase de Rachmaninov. Je traverse le Waterloo Bridge pour rentrer chez moi. J'aime voir les bâti-



ments la nuit avec leurs lumières qui se reflètent dans le fleuve. J'admire la masse brute du National Theater. Les Britanniques, beaucoup trop timides en matière d'architecture, ont critiqué l'œuvre de l'architecte. Ils ont tort. Son bâtiment survivra à ses critiques. L'architecture est ce qu'il y a de plus important au monde. Nous passons nos vies dans les bâtiments. Nous y naissons. Nous y grandissons. Nous y faisons l'amour. Nous y travaillons et y réfléchissons. En général, nous y mourons. Les bâtiments vivent bien au-delà de notre mort. Ils peuvent tomber malades comme nous, mais seulement si l'architecte a été stupide ou fainéant ou cupide. Les beaux bâtiments ont une grande et noble vie.

Mon amant, Robert, vient ce soir. On fait l'amour et ça m'aide à dormir. Je ne le laisse jamais passer la nuit avec moi. Il se plie sans broncher à cette exigence qu'il prend pour une de mes excentricités. Robert adore le sexe. Je crois que l'idée de venir chez moi pour baiser et de repartir immédiatement après l'excite. Il ne prend jamais de douche ensuite. Il m'a dit qu'il aimait mon odeur sur lui quand il retournait dans son appartement.

C'est un Américain qui vient d'obtenir son diplôme de psychanalyste. Je n'imagine pas aller le consulter et devenir sa patiente ; il est trop sincère. Il aime qu'on l'aime, et je ne le vois pas adopter la réserve et la distance nécessaires pour devenir un grand psychanalyste. Il s'est engagé dans cette voie relativement tard. Il m'a dit que l'âge est un avantage chez un psychanalyste : plus on a de maturité, plus on est compétent. Toujours selon lui, un analyste peut exercer jusqu'à quatre-vingts ans s'il le désire. Il n'imagine pas la douleur qu'il m'a causée en prononçant ces mots.

La peau de son visage est grêlée ; il a les lèvres charnues. Ses grands yeux noirs, empreints de sérieux, sont bordés de cils épais comme ceux d'un enfant. Ils attirent le regard. Il essaie toujours de me faire parler sans en avoir l'air. Il me pose rarement une question directe.

Il dit plutôt : « Quand j'ai mentionné la mort de mon père, tu avais l'air triste. » Il attend que je remplisse le silence qui vibre entre nous. Il veut que je lui fasse une révélation et je ne dis rien.

Au début de notre relation, frustré par ma réserve, il m'a demandé si j'avais fait une analyse.

— Non, pourquoi cette question ?

— Parce que tu as une façon bien particulière d'écouter, et je pense toujours que tu es en train de réinterpréter ce qui a été dit.

— Tout le monde fait ça. On filtre tout, non ?

— Ceux qui ont été en analyse pendant des années acquièrent cette habitude de l'interprétation, comme si l'expérience était un code à décrypter.

— Je n'ai jamais fait d'analyse, ai-je répondu.

C'était un mensonge. Quand ma dépression est devenue insupportable, j'ai consulté le grand psychanalyste Arvo Talvela. Il y avait une liste d'attente de deux ans, et personne ne pouvait le contacter directement. Je lui ai écrit en toute confidentialité, lui expliquant ma situation. Il a immédiatement accepté de me recevoir. La célébrité a ses vertus. Il m'a demandé de me rendre à son cabinet au centre d'Helsinki. Ma première impression a été très négative. J'ai ressenti une profonde antipathie. La première fois, il a ouvert la porte et m'a invitée à entrer avec un geste plein d'élégance. Son visage respirait la

détermination et l'intelligence. Ses yeux gris ont scruté mon visage.

— Asseyez-vous, Heja.

J'ai balayé la pièce du regard : les grandes fenêtres élégantes ; les murs tapissés de livres du sol au plafond ; un tapis onéreux ; et le divan avec un fauteuil à sa tête.

— Vous n'allez quand même pas me demander de m'allonger sur le divan ? ai-je dit d'une voix combative.

— Je laisse chacun décider du moment. Quand un patient est prêt, il s'allonge.

— Je ne serai jamais prête, ai-je répliqué sèchement.

Je m'étais arrêtée au milieu de la pièce et j'ai remarqué un vase en verre bleu magnifique qui trônait sur son bureau. Il a suivi mon regard et a compris que je voulais m'emparer du vase et le jeter par terre pour le briser en mille morceaux. Ma rage me consumait. On s'est battus pendant des mois et, petit à petit, je suis tombée amoureuse de lui. Ce n'était pas un transfert, c'était de l'amour.

Vendredi saint. Robert nous a acheté des billets pour assister à l'oratorio de Bach, *La Passion selon saint Matthieu*, à l'église Saint George Hanover Square. Il est passé me prendre à mon appartement. Une fois devant l'église, nous avons rejoint la file d'attente. Une file d'Anglais de la classe moyenne : des fonctionnaires, des bibliothécaires, des juristes. Nous faisons partie des plus jeunes.

À l'ouverture des portes, Robert m'a guidée vers la tribune, dans une loge. Chaque loge comportait six places assises pas très confortables. Je savais que le concert allait durer plus de trois heures. Les musi-

ciens ont accordé leurs instruments, puis le bruit s'est estompé, et un chanoine aux cheveux blancs a avancé lentement vers la chaire. Le chef d'orchestre le suivait.

Le chanoine est monté en chaire et nous a demandé d'éteindre nos téléphones portables et de ne pas applaudir, car c'était à la fois un office et un concert. Il s'est assis dans la chaire et a presque disparu derrière les pans hauts et sculptés. Il portait une chape dorée et richement brodée sur son habit noir. Le poids de ses ornements semblait l'écraser. Le soleil se déversait par les baies cintrées aux vitres claires. Je me suis amusée à regarder le dessin des ombres sur les arches en pierre. L'homme qui interprétait Jésus était merveilleux ; il avait une voix mémorable. J'ai trouvé la voix du soprano un peu trop stridente. Au bout de deux heures, il y a eu un entracte et j'étais soulagée de pouvoir me lever. Nous sommes retournés dans la voiture de Robert. Il a sorti des sandwichs au saumon fumé, une demi-bouteille de champagne et deux verres. Il a ouvert la bouteille et m'a servi un verre.

— Tu penses à tout, ai-je dit. Merci. Tu y crois, toi ?

— À quoi ?

— À la résurrection, au salut de l'âme, à la vie après la mort ?

Il a mâché son sandwich.

— Non, je n'y crois pas. Pour moi, la religion, c'est une manière de racheter la vanité humaine.

— La vanité ?

— On ne peut pas tout comprendre, et la certitude absolue de notre mort nous empêche d'être les rois de l'univers.

— Tu veux dire que nous sommes tous égaux devant la mort.

— Ou du moins que nous sommes tous humbles devant la mort.

— Ça ne me console en rien.

— Tu as perdu un être cher ? a-t-il demandé.

Il parlait d'une voix douce, mais il y avait une lueur inquisitrice dans ses yeux.

— Seulement ma grand-tante, il y a longtemps.

— Vous étiez très proches ?

— C'était une femme extraordinaire, Tanya. Une grande cantatrice. Et je l'aimais.

Il a hoché la tête, attendant plus de détails. J'ai regardé par la vitre.

— Elle a interprété cet oratorio ; il l'a même rendue célèbre. Elle a dit que j'avais une belle voix et qu'elle m'apprendrait des chansons. Elle était toujours tellement patiente avec moi.

— Alors, elle est morte plutôt jeune ?

— Oui, trop jeune.

La deuxième partie a été plus longue que je ne le pensais. Le chanoine a prononcé son sermon du Vendredi saint avant la reprise de l'oratorio. Que Robert apprécie cet oratorio et qu'il ait souhaité venir à un office du Vendredi saint m'a surprise. J'avais assisté dès mon plus jeune âge à de longs concerts. J'avais entendu Tanya interpréter une fois cet oratorio et c'était magnifique. Finalement, les dernières paroles de *La Passion* ont retenti dans l'église :

*Entends l'adieu jailli du cœur  
Dans la tombe, dors en paix*

Le chanoine nous a demandé de nous lever et de chanter un cantique, puis cela s'est terminé. Quand nous nous sommes dirigés vers le porche de l'église, j'ai passé mon bras sous celui de Robert. Il a semblé ravi de mon geste et nous avons descendu les marches en pierre pour sortir dans la fraîcheur du soir qui tombait.